8°Z
53965

Marie Rouanet
Le troupeau d'abeilles



Béziers
Centre International de Documentation Occitane
1983

Maquette de la couverture : Patrick DIVARET.

Li 29

MARIE ROUANET

LE TROUPEAU D'ABEILLES

CINQ ESSAIS SUR LA MÉMOIRE NOURRITURE DE L'IMAGINAIRE

8°Z
53965

Béziers
Centre International de Documentation Occitane
1983

DL-07-05-1985-12302
LC

Image de la couverture
extraite
d'un manuscrit de graduel cistercien
de 1597.
HEIDELBERG, Bibliothèque Universitaire.

C.I.D.O.
Boîte postale 4202
34325 BEZIERS Cedex.

© C.I.D.O.
ISBN 2-901191-18-5



Lo tropèl d'abelhas

(*LE TROUPEAU D'ABEILLES*)



Lo tropçl
d'abeilhas

LE TROUPEAU D'ABEILLES

Rebourguil, Sud Aveyron. Un village sur une butte dans cette plaine rouge du Camarès que la grisaille du ciel et les terres labourées rendent plus rouge encore, alors que les routes mouillées sont d'un bleu d'orage. Il tombe une petite pluie glacée.

Une assemblée nombreuse m'attend au « club » du 3me âge. Nombreuse et chaleureuse. Je viens, de 15 h. à 18 h., faire une animation pour préparer un concert que je dois donner à Belmont. J'ai eu l'idée de faire dans ce pays, pour moi privilégié, une expérience décrite par ailleurs et qui consistait, en gros, à préparer ce concert par des rencontres avec les gens de lieux défavorisés, petits villages où ne vont jamais des spectacles de qualité, petits villages où personne ne vient écouter ceux qui y vivent. Je sais, moi, qu'ils sont pleins de richesses. Chaque fois que meurt un vieux dans nos campagnes, c'est comme si on brûlait un rayon d'archives. Quelque chose d'irremplaçable disparaît. Mon projet est d'écouter ce qu'ils savent et d'intéger leur savoir à mon tour de chant. Il peut s'agir de chants connus, répertoriés depuis longtemps et il m'est facile alors de les leur chanter, de leur donner les couplets qui leur manquent, parfois d'en recueillir un d'inconnu. Il peut s'agir de chants inédits, ou d'une formule, d'une devinette, d'une histoire que les chercheurs (depuis le XIXe siècle pourtant) ont laissés de côté.

A Rebourguil, l'après-midi est joyeux, on chante en chœur « Lo Boièr », « Se canta », « Sòm Sòm », « Los esclòps ». Un monsieur récite une histoire assez classique à base de « foira » (diarrhée). Il faudra que je vienne l'enregistrer.

A la fin de l'après-midi, au moment où la nuit, aigre de froid et de vent mouillé, commence à tomber, je m'attarde un moment dans la salle avant d'aller visiter l'église du village. Nous venons de déguster d'admirables croquants aux amandes, tout frais, faits par une des dames âgées. On les a mangés avec du vin blanc doux comme on aime le faire dans le pays. Monsieur Maurel s'approche alors de moi :

— « Je sais bien quelque chose en patois, dit-il, mais c'est un peu *bestiassou*. Mon père était chantre à l'église et il m'a appris un petit récit. C'est sur l'air des lamentations de Jérémie. »

Ces « lamentations » sont une longue prière dont les divers paragraphes commencent par une lettre de l'alphabet hébreu. On la récite lors de l'office des ténèbres du jeudi saint. M. Maurel, psalmodie alors la chose suivante :

« Quand èri pichon e que n'èri pas grand m'envoièron gardar un tropèl d'abelhas.
Las anèri gardar e lo soèr, quand dintrèri, me'n mancava una.
L'anèri cercar e trapèri sèt lops que la manjavan.
Los tuèri, e ne faguèri un chaval de borra blanca.
Li montèri dessús,
e d'aquí vejèri los pastres de Jerusalem,
que fasián de burre e de fromatges. »

(« Quand j'étais petit et que je n'étais pas grand, on m'envoya garder un troupeau d'abeilles. J'y allai et le soir, quand je rentrai, il en manquait une. J'allai la chercher et je trouvai sept loups qui la mangeaient. Je les tuai et j'en fis un cheval au poil blanc. J'y montai dessus et de là je vis les bergers de Jérusalem qui faisaient du beurre et du fromage. »)

Monsieur Maurel chante en allongeant ou raccourcissant la mélodie grégorienne suivant les nécessités de la phrase.

La démarche qui consiste à mettre des paroles profanes, comiques, irrévérencieuses parfois sur les airs de la vie religeuse est bien connue. Citons pour mémoire :

sur « Ora pro nobis »
Quora serem nòvis ? (Quand serons-nous mariés ?),
sur « Te rogamus audi nos »
Val plan mai la carn que l'òs
(La chair vaut bien mieux que l'os),
ou : Tèrra magra al meune bòsc
(Terre maigre dans mon bois).

Le texte recueilli à Rebourguil commence sur une proposition très classique : « Quand èri pichon... », une sorte d'introductif de conte. La suite de la phrase, « e que n'èri pas grand... » rappelle plutôt ces chansons qui énonçaient des Lapalissades, des vérités évidentes — on en connaît un certain nombre qui sont souvent des « chansons de huit » ou « de neuf ». C'est dans le genre : « le soleil éclaire mieux que la lune » ; « Celui qui a payé ne doit plus rien » ; etc...

Dès la 2me proposition : « on m'envoya garder un troupeau d'abeilles » on entre dans un tout autre registre, celui des chansons de mensonges. On en connaît beaucoup de ces chansons de mondes inversés et étranges, remplis de choses impossibles ou incohérentes. « Je me lève de bon matin quand le soleil se couche », dit l'une, « anère al galinier, las galinas fialavan, anèri al porcatièr los pòrcs se miralhavan », (« j'allai au poulailler, les poules filaient, j'allai à la porcherie, les porcs se regardaient dans la glace »), dit l'autre. Dans « La Guilhaumèla » qui est le Cadet Roussel occitan à côté de détails simplement comiques, « la Guilhau-

mèla aviá un chaval que lo rèi n'en a pas aital, los òsses i traucavan la sèla » (« la Guillaumelle avait un cheval, le roi n'a pas le même ; les os lui trouaient la selle »), on trouve d'inquiétantes affirmations, riches de mystère, « la Guilhaumela aviá un pòrc, que jos l'aurelha portava la mòrt, e jos la coeta una bufarèla » (« la Guillaumelle avait un porc qui portait la mort sous l'oreille et un soufflet sous la queue »). Quand on sait ce que représente le soufflet dans les danses rituelles des « bufatièras », cette allusion à la circulation des âmes, ces passages de la mort à la vie à travers l'être, mériteraient à eux seuls une étude.

« On m'envoya garder un troupeau d'abeilles... » : nous voilà bien dans une « chanson de mensonges » puisque les abeilles, non seulement se gardent toutes seules, mais sont ingardables. Plus loin, ces sept loups qui dévorent une si petite nourriture, et cet homme qui les tue et les transforme en un seul cheval blanc, nous confirment dans ce genre de chants. La seule différence tient dans le fait que les chansons de mensonges que nous connaissons sont faites d'une succession de petits couplets sans rapports les uns avec les autres et où souvent les cocasseries semblent être nées des nécessités de la rime, alors qu'ici on a affaire à un récit continu, cohérent, où la rime ne joue aucun rôle.

Mais nous devons aller plus loin car tous les « objets » contenus ici sont trop chargés de sens multiples pour que le fait d'avoir dit « chanson de mensonges » soit suffisant.

Ce berger des abeilles, ces loups transformés en un cheval blanc, cette Jérusalem où s'activent les bergers, trouvent des résonances dans l'Antiquité, le christianisme, l'hérésie cathare et, plus souterrainement encore, dans les coutumes, les croyances qui ont pu cheminer jusque chez nous par la mer, venues d'Inde ou des pays musulmans, ou par la montagne, venues des civilisations celtiques.

Il n'y a pas un mot de ce minuscule récit qui ne soit lourd de sens mythiques.

Par quels chemins arrivèrent-ils jusqu'à cet informateur qui a miraculeusement croisé notre route ?

La nuit des temps a bien failli se refermer sur ce savoir. Celui qui le gardait ne savait rien de sa valeur.

Nous allons essayer, avec beaucoup d'humilité, d'en faire sentir l'infinie complexité. Le plus étonné sera Monsieur Maurel lui-même. Il fut ému aux larmes le soir du concert, où accompagnée à l'orgue je lui chantai « le troupeau d'abeilles » avec la gravité qui convient à ce texte qui est le contraire d'un aimable « mensonge ».

Celui qui tout au long du texte dit « je » — et nous verrons plus loin qu'on peut se demander qui il est — raconte ce qui arriva lorsqu'il était petit encore. Quand on est « petit » on n'est pas un véritable berger mais une sorte de domestique qui occasionnellement fait office de berger. « On m'envoya garder » dit le texte. Ce n'est pas le berger en titre auquel on donne ainsi des ordres, car il sait, lui, ce qu'il convient de faire. Cela ne fait aucun doute pour les gens de ce pays d'Aveyron et surtout de ce Sud-Aveyron, pays de brebis. C'est peut-être un enfant, c'est, de toutes façons quelqu'un qui est infantilisé par sa position inférieure : il est « petit », il n'est pas « grand », c'est-à-dire responsable.

Ce qu'on l'envoie garder, c'est tellement difficile — sinon impossible — que l'on peut prévoir deux réactions chez l'auditeur. La première c'est le sourire ou le rire de celui qui connaît la vie pastorale aveyronnaise. « Garder des abeilles. » C'est la grosse plaisanterie. La deuxième c'est la référence au conte populaire. On ne peut s'empêcher de penser à ces travaux gigantesques où l'on envoie le héros accomplir quelque prouesse infaisable comme « pêcher tous les poissons de l'étang et les mettre en conserve » ou « tuer tout le gibier des bois et en faire des pâtés ». Et cela en un temps record. Travaux vraiment irréalisables sans une intervention magique. Elle n'apparaîtra pas ici, c'est le héros lui-même qui trouvera en lui — puisqu'il

est « petit » ? — des pouvoirs presque alchimiques : transformer une chose en une autre.

Le soir, au moment de « clore », il manque « une abeille », une seule, ce qui n'a rien d'étonnant. Voilà encore de quoi amuser le paysan du pays : on ne peut pas plus compter les abeilles que les étoiles du ciel ! Par contre, « compter le bétail », voilà quelque chose qui est lié à la vie quotidienne de l'ouvrier agricole. Cette sévérité du patron ,cette absence de confiance a toujours été considérée comme infâmante. Ce détail est donné dans un couplet de « Pica relòtge » ou « Bèla Sant Joan », cette chanson contestataire. Il est donné comme une de ces choses inadmissibles, caractéristiques d'un mauvais maître. « Lo vèspre quand vau claure, me compta lo bestial, e se n'en manca una, me fot de còps de pal » (« le soir lorsque je vais clôre, il me compte bétail, et s'il en manque une, il me fout des coups de pal »). C'est le mauvais maître qui agit ainsi.

En même temps qu'ils sont liés à la vie aveyronnaise, tous ces éléments où l'on voit le berger responsable du troupeau devant une autorité supérieure, sont liés à la vie religieuse. Il n'y a rien de plus ambivalent que le berger dans cette société paysanne imprégnée de christianisme : le paysan rencontre le « pastre » à chaque pas de sa vie quotidienne comme il le rencontre à chaque pas de l'année liturgique.

Cela n'a rien d'étonnant pour lui s'il voit le narrateur de l'histoire se conduire comme le « Bon Pasteur », et ceci même s'il est berger occasionnel. L'évangile de Luc (15) précise que si une seule brebis du troupeau est perdue, le berger laisse les 99 autres dans le désert « pour aller après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ». Il la porte sur ses épaules jusque chez lui et se réjouit. L'évangile de Jean reprend ce thème du bon berger et affirme que ce dernier va jusqu'à donner sa vie pour sauver ses brebis du loup.

Le berger de notre histoire part tout seul à la recherche de l'abeille qui lui manque. Personne ne l'y envoie, « l'anèri cercar », dit-il.

Evidemment, il ne s'agit pas ici de brebis, et la présence de ce bétail étonnant, ingouvernable, semble faite pour sortir l'histoire du sérieux de la vie et de la religion, semble faite pour faire rire les vrais bergers et tous les villageois imprégnés de la réalité pastorale. En réalité ces abeilles ramènent encore le texte sur un plan religieux, mais plus ancien et plus vaste.

Le mot « oelha » désigne, en Gascogne, Limousin et haut-Languedoc, une brebis. Ce n'est pas le cas du dialecte rouergat mais il n'est pas impossible que le mot, connu pour être celui d'une autre région, se soit prêté magnifiquement à un jeu de mots, ou que, inconnu, il ait été compris comme le mot connu le plus proche. Le hasard du rapprochement permettant l'évasion de l'imaginaire. Il n'est pas du tout impossible que l'Aveyron connaisse « oelha », car le voyage à Lourdes était une tradition de nos campagnes et en dépit des différences dialectales les gens du Languedoc parlaient « patois » avec ceux de Gascogne.

Quoi qu'il en soit, jeu de mots conscient ou confusion, l'abeille n'est pas n'importe quel animal.

Pure au point de craindre le parfum des femmes lubriques, refusant de se poser sur la fleur de la fève qui par sa ressemblance avec des organes sexuels est l'image des portes de l'enfer, l'abeille est du côté de la libération des âmes, elle est le langage même des âmes et son bruit est le langage de l'esprit. Et cela depuis l'Antiquité grecque. Les essaims sont présents dans l'Antre des nymphes et Platon affirme que les hommes sobres se réincarnent sous forme d'abeilles. Dans le Tarn, très proche de Rebourguil, si le maître de maison meurt, on vient le dire aux abeilles : « Polidas, vos veni portar lo dòl del mèstre » (« Belles, je